

L'ODYSSÉE EN JARDINS

Prélude

Lire, c'est d'abord cueillir. En grec *λέγειν*, en latin *legere*, signifient initialement récolter de ses mains des fruits et des fleurs. Puis récolter de ses yeux des images, des paroles. S'en souvient-on ? Une anthologie, avant d'être un recueil de textes choisis, est un bouquet sauvage : des fleurs (*anthos*) passionnément cueillies.

D'où l'idée de lire Homère selon ce mode littéral : en recueillant feuilles et fruits de l'*Odyssée* pour l'offrir à nouveau. Et puis encore, si lire c'est cueillir, écrire n'est-ce pas semer ? Semer n'est-ce point écrire ? Et de là concevoir d'éditer les aventures d'Ulysse en recueil de semences des plantes qui lui sont intimes.

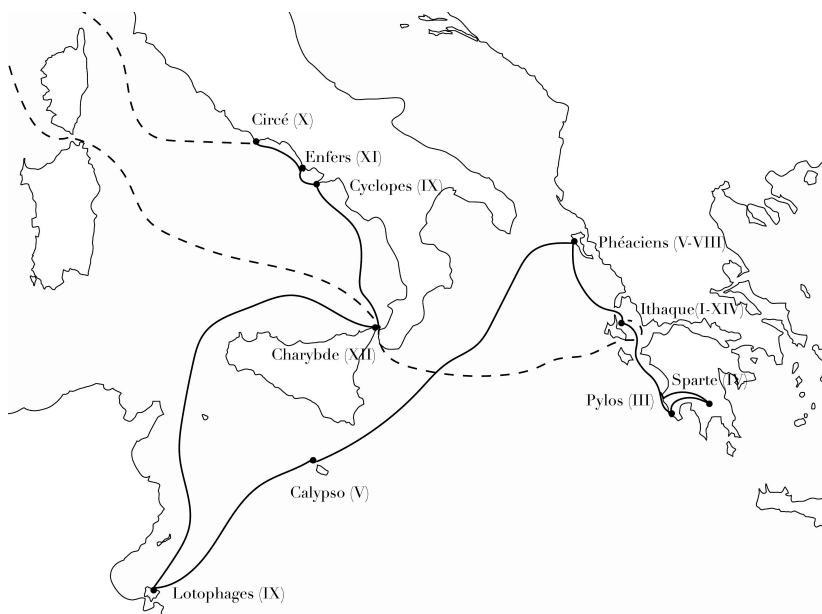
C'est de cette odyssée dans l'*Odyssée* qu'il s'agira ici : naviguer en quête des essences nommées par Homère, des thuyas de Calypso aux asphodèles des Enfers. Pour cueillir et semer l'*Odyssée* au vent. Et la chérir là où elle éclot.

Périple

Imaginons.

À la proue d'un voilier, nous mettons cap sur Monte Circeo, presque île de la côte italienne entre Rome et Naples, où Victor Bérard situait le domaine de la magicienne Circé. Là nous accostons pour cueillir les herbes de ses sortilèges ainsi que des graines de moly, plante magique qu'Hermès confie à Ulysse pour qu'il ne se transforme pas en pourceau. Puis nous poursuivons au sud pour accoster près du lac Avernus, entrée des Enfers selon Virgile, où le héros se rend pour consulter l'oracle de Tirésias, et là nous cueillons les semences des célèbres asphodèles qui en jonchent le sol. À pied nous continuons jusqu'aux contreforts du Vésuve qui abritent l'ancre du cyclope Polyphème, cerclé de lauriers et de pins dont nous collectons les semences. Nous reprenons la mer vers Charybde, pour ravir des

graines d'un rejeton du figuier auquel Ulysse doit son salut lorsqu'il s'échappe des ravages de Scylla. Non, nous ne faisons pas halte auprès des sirènes ; ni même sur les îles du dieu Éole, car ni fleur ni arbre ne les concernent dans le texte homérique.



Nous naviguons jusqu'à l'ombilic des mers, *omphalos thalasses* (ὀμφαλός θαλάσσης), l'île de Calypso qu'une longue tradition identifie à Gozo dans l'archipel de Malte.

Là nous collectons les graines d'une flore au parfum envoûtant : cèdres, cyprès odorants, thuyas, persil et violette, dont les effluves subjuguent le dieu Hermès venu demander à la nymphe la libération d'Ulysse. Aulnes et peupliers noirs aussi, dont les troncs et rameaux servent à la confection du navire de fortune du héros pour quitter les rives suaves de Calypso. Nous les quittons aussi pour le rivage des Syrtes, et quérir quelques graines d'oubli, du lotos des Lotophages, plante au fruit doux comme le miel qui efface de la mémoire des compagnons d'Ulysse jusqu'au désir du retour. Puis cap sur Corfou, résidence mythique des Phéaciens, de la princesse Nausicaa et de son père Alkynoo. Et berceau de son verger dont Homère dit la magnificence : pommiers, figuiers, grenadiers, poiriers, vignes sans cesse florissantes dont nous cueillons les semences. Nous marchons vers Sparte aussi pour glaner quelques grains des foisonnantes prairies

de Ménélas, vers Pylos et les orges sacrées de Nestor. Enfin Ithaque. Pour certes collecter quelques noyaux de ses oliviers légendaires. Mais surtout de la terre : quelques poignées d'argile pour confectionner de parfaits écrins à ces frères recueils de graines contenant la quarantaine d'essences nommées par Homère. Et ces talismans, portés en nos poches ou sur nos bustes tels d'infimes et infinies promesses, permettront le jour venu, de semer l'*Odyssee* et voir le verbe qui en éclot.

Périls

Cette odyssee dans l'*Odyssee* connaît aussi ses écueils.



Le premier est de faire fausse route dans l'identification des essences. Car il est difficile d'extraire le nom scientifique des plantes poétiquement nommées. Parfois un même terme désigne deux plantes différentes : le lotos ($\lambda\omega\tau\acute{o}\varsigma$) qui parsème les plaines de Sparte et nourrit les chevaux du roi Ménélas (IV, 603sq.) n'a, à l'évidence, rien à voir avec le lotos qui fait chavirer dans l'oubli les hôtes des Lotophages (IX, 84sqq.). Parfois, à l'inverse, plusieurs termes renvoient à la même plante : la vigne est ainsi désignée par une constellation de mots selon qu'il s'agisse d'arpents cultivés ou non,

de ses ceps ou de ses raisins, de leur degré de maturation (οινόπεδος — ήμερίς — ἀλωή — ἄμπελος — σταφυλή — ὄμφαξ — ὄρχος).

Les épithètes néanmois aident à la reconnaissance des plantes. Le chêne s'énonce rarement seul mais auréolé de sa haute chevelure (δρυὸς ὑψικόμοιο), le pommier assorti de ses fruits éclatants (μηλέαι ἀγλαόκαρποι). Et c'est avec une patiente lecture du texte sous le signe du végétal et l'expertise de philologues et botanistes que l'index des plantes ci-joint a vu le jour, tel un atlas botanique qui, joint aux thèses géographiques (elles-mêmes périlleuses, il faut l'avouer) de Callimaque, Victor Bérard et Jean Cuisenier, donnait la carte du périple de cette cueillette d'*Odyssee*.

1. οινόπεδος – vigne (Chant I, vers 193; XI, 193),
cf. ἄμπελος (IX, 110, 133; XXIV, 245-248)
et σταφυλή (VII, 121; XXIV, 341-344)
:: *Vitis vinifera*
2. ῥόδον – rose (in ῥοδοδάκτυλος Ἥώς, Aurore
aux doigts de rose - II, 1 et 21 fois
encore) :: *Rosa sp.*
3. ἐλάτα – olivier (II, 339; V, 236, 477; VII,
116; IX, 320; XI, 590; XIII, 102, 122, 346,
372; XXIII, 190, 195, 204; XXIV, 246)
:: *Olea europaea*
4. ἐλάτη – pin parasol (II, 424; V, 239; XV,
289) :: *Pinus pinea*
5. οὐλοχόται – orge (III, 441, 445, 447; IV, 761),
cf. κρίλευκόν (IV, 41, 604; IX, 110; XII, 358;
XIX, 112) :: *Hordeum vulgare*
6. ζεαία – épeautre (IV, 41, 604)
:: *Triticum monococcum*
7. φάρμακον νηπενθές – pavot? (IV, 220-221)
:: *Papaver sp.*
8. λωτός – trèfle (IV, 603) :: *Trifolium fragiferum*
9. κύπτερος – souchet odorant (IV, 603)
:: *Cyperus longus*
10. πυρός – froment (IV, 604; IX, 110; XIX,
112, 536, 553) :: *Triticum vulgare*
11. κέδρος – cèdre (V, 60) :: *Cedrus libani*
12. θύος – thuya de barbarie (V, 60)
:: *Callitris quadrivalvis*
13. κλήθρα – aulne noir (V, 64, 239)
:: *Alnus glutinosa*
14. αἰγερος – peuplier noir (V, 64, 239; VI,
292; VII, 106; IX, 141; X, 510; XVII, 208)
:: *Populus nigra*
15. κυπάρισσος – cyprès (V, 64; XVII, 340)
:: *Cypripis sp.*
16. ἴον – violette (V, 72) :: *Viola odorata*
17. σέλινον – persil (V, 72)
:: *Petroselinum crispum*
18. σχόινος – jonc (V, 463) :: *Juncus sp.*
19. φύλια – oléastre (V, 477)
:: *Olea europaea sylvestris*
20. ἄγρωστις – chiendent (VI, 90) :: *Cynodon sp.*
21. φοίνιξ – palmier-dattier (VI, 163)
:: *Phoenix dactylifera*
22. ὑακινθός – jacinthe (VI, 231; XXIII, 158)
:: *Hyacinthus sp.*
23. ἔγγηνη – poirier (VII, 115, 120; XI, 589;
XXIV, 234, 247, 341) :: *Pyrus communis*
24. ροιά – grenadier (VII, 115; XI, 589)
:: *Punica granatum*
25. μηλέα – pommier (VII, 115, 120; XI, 589;
XXIV, 340) :: *Malus domestica*
26. συκία – figuier (VII, 116; XI, 590; XXIV,
246, 341), cf. ἔρυνός (XII, 103, 432)
:: *Ficus carica*
27. μάρσον – marrube (VII, 127; XXIV, 247)
:: *Marrubium vulgare*
28. λωτός – jujubier sauvage? (IX, 91-94)
:: *Ziziphus lotus*
29. δάφνη – laurier (IX, 183) :: *Laurus nobilis*
30. πίτυς – pin (IX, 186) :: *Pinus nigra*
31. δρῦς – chêne (forêt) (IX, 186; X, 150, 197,
251; XII, 357, 362; XIV, 12, 328, 425; XIX,
163, 297; XXI, 43) :: *Quercus ilex*
32. κρῆναια – cornouiller (X, 242) :: *Cornus mas*
33. μῶλυ – perce-neige? (X, 304-06)
:: *Galanthus sp.*
34. ἰτέα – saule (X, 510), cf. οἰσά (V, 256) et
λύγος (IV, 427; X, 166) :: *Salix sp.*
35. ἀσφόδελος – asphodèle (XI, 539, 573; XXIV,
13) :: *Asphodelus ramosus*
36. λίνον – lin (XIII, 73, 118)
:: *Linum usitatissimum*
37. ἄχέρδος – épines (de poirier sauvage) (XIV,
10) :: *Pyrus spinosa*
38. δόναξ – roseau (XIV, 474) :: *Arundo donax*
39. μήλιος – frêne (XVII, 339) :: *Fraxinus sp.*
40. βύβλος – papyrus (XXI, 391)
:: *Cyperus papyrus*

Certaines plantes demeurent toutefois énigmatiques, leur identification, suspendue, signifiée dans ledit index par un point d'interrogation à la suite de la plus probable hypothèse. Trois plantes en particulier restent, après trente siècles de glose, indéchiffrables. Le *pharmakon nepenthes* (φάρμακον νηπενθές) qu'Hélène verse dans la coupe de Télémaque pour tarir ses larmes. Le *lotos* (λωτός) des lotophages qui fait flancher les mémoires. Le *moly* (μῶλυ), antidote des sortilèges de Circé.

De la première, Homère dit que l'épouse de Ménélas l'avait obtenue en Égypte, au cours de son long retour pour Sparte. Cette plante, mêlée au vin, dissipe toute peine et colère (νηπενθές τ' ἄχολόν τε), et fait oublier tous les maux. Le texte ajoute que celui qui la consomme « ne versera aucune larme de tout le jour, pas même si meurent ses père et mère, pas même si devant lui son frère ou son propre fils sont passés par l'épée et qu'il le voie de ses yeux. » (IV, 220-26). Chanvre, mandragore, pavot sont les trois références qui reviennent le plus souvent dans l'exégèse. Et, en ce trio-là, le *Papaver somniferum*, dont il est dit que l'utilisation était commune en Égypte quinze siècles avant l'ère chrétienne, retient particulièrement l'attention.

Le *lotos* des Lotophages aussi a donné lieu à mille controverses. Cette plante suave qui faillit perdre trois des compagnons d'Ulysse, car « celui qui mange du lotos le doux fruit de miel ne veut plus donner de ses nouvelles ni s'en revenir » (IX, 94-95). À la suite de Polybe et Strabon qui localisent l'épisode sur l'île de Djerba, plusieurs ont cru la reconnaître dans les palmiers du golfe de Gabès dont les dattes sucrées donnent un vin pourvoyeur d'oubli. Victor Bérard quant à lui l'identifiait aux suaves figues de Barbarie, qui abondent désormais sur les rives méditerranéennes mais qui sont originaires du Mexique... Aujourd'hui se dessine un relatif consensus autour du jujubier sauvage, inscrivant le terme même dans son nom scientifique : *Ziziphus lotus*.

Enfin le *moly*, qu'Hermès offre à Ulysse pour le prévenir des charmes de Circé, fut aussi sujet d'innombrables conjectures à la suite de cette description d'Homère :

*La racine en est noire, mais la fleur est semblable au lait ;
mōly l'appellent les dieux, et il est difficile de l'arracher
pour les hommes, les mortels ; mais les dieux peuvent tout.* (X, 204-06)

Tant de générations d'herboristes ont cherché à identifier ce simple, prémunissant de l'ensauvagement ! Et tant d'hypothèses ont elles-mêmes fleuri : ail noir, nivéole d'été, mandragore officinale,

pourpier de mer, panicaut, scille, hellébore, stramoine, perce-neige ... Va pour cette dernière conjecture, *Galanthus nivalis*, la plus commune, sachant toutefois qu'il vaut mieux envisager cueillir le *moly* comme une plante métaphorique : déjà, les Anciens voyaient en elle l'allégorie du savoir, à la racine ardue et sombre, à la fleur blanche et suave.

Pharmakon nepenthes, *Lotos*, *Moly*, trois plantes magiques restent ainsi mystérieuses, comme absentes de tout bouquet. L'index parfait de la flore odysseenne pourra toujours s'en approcher, mais sans doute jamais l'atteindre. Car certaines plantes nommées par Homère semblent relever du registre de la pure poésie ; d'autres encore, du fait des dérèglements des hommes et des climats, ont peut-être à jamais disparu.

Ainsi, du palmier de Delos auquel Ulysse compare la beauté de Nausicaa lorsqu'il la rencontre, jouant à la paume sur les rives d'un fleuve de l'île des Phéaciens :

*Jamais encore mes yeux n'ont rien aperçu de semblable chez les mortels,
ni homme, ni femme ; je te regarde et suis saisi d'admiration.
J'ai vu jadis à Delos, près de l'autel d'Apollon,
un jeune rejeton de palmier s'élevant dans les airs (...)
À la vue de ce rameau, mon cœur fut frappé d'une longue surprise,
car jamais rien de tel n'est sorti du sein de la terre :
c'est ainsi, jeune fille, que je t'admire, que je demeure surpris à ta vue,
que je n'ose embrasser tes genoux. (VI, 160-69)*

Or l'île de Delos est aujourd'hui tristement dénuée d'arbres. Ses palmiers ont disparu sans laisser traces de semence ni de bouture : l'essence même de la beauté semble irrémédiablement perdue.

Secrets

Lorsqu'Ulysse descend au secret séjour des morts, il aperçoit Tantale en proie aux plus grands tourments. Assoiffé, au milieu d'un lac dont l'eau lui échappe dès qu'il en approche les lèvres. Et affamé,

*De hauts arbres penchaient leurs fruits au-dessus de sa tête :
poiriers, grenadiers, pommiers aux fruits éclatants,
figuiers délicieux et verdoyants oliviers ;
quand le vieillard se dressait pour les saisir dans ses mains,
le vent les enlevait jusqu'aux sombres nuées. (XI, 588-92)*

Il est à remarquer que les fruits interdits de l'enfer de Tantale sont exactement les mêmes que ceux du paradisiaque verger d'Alkynoos,

mentionné plus haut, et qui suscite l'admiration d'Ulysse. La gémelité des vergers est frappante :

ὄγγυαι καὶ ροῖαι καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι
 συκέαι τε γλυκεραὶ καὶ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι (VII, 115-16) et (XI, 588-92)

Au mot près, la description du jardin du supplice coïncide avec celui des délices. Seule différence : les fruits de l'un se refusent là où ils sont offerts dans l'autre, inspirant cette définition d'outre-tombe : le paradis comme asymptote des enfers.

Mais ce sont d'autres arbres qui révèlent les secrets les plus décisifs de l'*Odyssee*, ceux par lesquels s'opère la reconnaissance d'Ulysse, par son épouse d'abord, par son père ensuite.

On se souvient bien sûr de l'épisode où s'exerce la ruse de Pénélope. Doutant de l'identité de son mari, revenu de vingt années de combats et d'errance, elle a l'idée de le mettre à l'épreuve la nuit de leurs retrouvailles. Devant lui, elle donne l'ordre de déplacer le lit hors de la chambre nuptiale, ce contre quoi Ulysse s'indigne en expliquant l'histoire de leur alcôve : c'est de la ramée d'un olivier qu'il conçut lui-même le lit de leurs amours, et tout autour la chambre et le palais les abritant. Impossible donc de déplacer ce lit que ses racines arriment. Or seul Ulysse pouvait connaître cette histoire, et Pénélope reconnaît là le signe sûr de l'identité de son époux.

Il est un autre secret, moins connu, tapi dans le tout dernier chant et les vergers de Laërte. Ulysse veut retrouver son père, qui se morfond dans l'impossible deuil de son fils. Il le retrouve en haillons dans les champs que, l'âme en peine, il continue de cultiver. Ulysse commence par éprouver Laërte, feignant d'être un étranger, mais très vite se ravise et déclare être le fils tant attendu. Or Laërte ne le reconnaît pas. Il demande une preuve. Ulysse lui fait cette révélation connue d'eux seuls :

*Chacun des arbres sur ce terrain bien planté,
 je vais te le dire, tu me les as donnés, à moi qui te les réclamais
 quand j'étais enfant et te suivais par le jardin : de l'un ou l'autre
 nous nous approchions et tu nommais, tu expliquais chacun d'eux.
 Treize poiriers, tu m'as donnés, dix pommiers,
 quarante figuiers, et tu promis de me donner
 cinquante rangées de vigne alternées de sillons de blé. (XXIV, 336-343)*

Alors, Laërte sent fléchir ses genoux et défaillir son cœur en recueillant le signe certain que lui donne son fils : le nom des arbres de leur jardin intime.

Semer

La connaissance des plantes est ainsi une clé décisive de la reconnaissance des êtres dans le récit homérique. Mais il y a plus. Lire l'*Odyssee* sous le signe du végétal, à hauteur de brins d'herbes et de fleurs des champs, donne un relief inattendu à une histoire que l'on croyait connaître. Et l'idée est ici semée que, par-delà sa dimension poétique, une enquête méticuleuse sur les plantes citées pourrait contribuer à une nouvelle compréhension du texte.

Florence et Kenneth Wood introduisaient, au début du siècle, cette thèse étonnante : l'*Iliade* serait un traité d'astronomie crypté, et les batailles entre Grecs et Troyens l'exact miroir du mouvement des constellations dans le ciel méditerranéen : chanter les exploits d'Achille et Priam donnait de transmettre dans une langue poétiquement codée les connaissances astronomiques les plus fines. *Mutatis mutandis*, le mode d'apparition des plantes dans l'*Odyssee*, souvent révélées par Hermès, dessinerait la voie d'une nouvelle herméneutique du périple initiatique, scandé par le nom des plantes, depuis l'Aurore aux doigts de rose jusqu'aux cordages de papyrus.

Car, et c'est un simple exemple ici de cette lecture botaniquement ordonnée, la dernière essence à éclore dans l'*Odyssee* est le papyrus, *byblos*, dont on sait qu'il signifie aussi le livre, donnant à interpréter de nouveau cet épisode décisif : Ulysse est de retour en son palais, vêtu en mendiant pour ne pas être reconnu des prétendants qu'il veut confondre. Il fomenta sa vengeance et fait ordonner à Eurycleé de fermer les portes de l'édifice pour qu'aucun prétendant n'en réchappe. Là, le fidèle bouvier, Philoetios, s'élance au dehors pour en sceller les battants à l'aide d'une corde que les marins utilisaient jadis sur leurs navires :

κεῖτο δ' ὑπ' αἰθούσῃ ὄπλον νεὸς ἀμφιελίσσης
βύβλινον, ὃι ῥ' ἐπέδησε θύρας, ἐς δ' ἦεν αὐτός: (XXI, 390-91)

« Sous le portique se trouvait un câble de papyrus (ὄπλον βύβλινον) d'un vaisseau balloté, avec lequel donc il attacha les portes puis il entra. » Ainsi, c'est de papyrus que se clôt le palais avant que n'advienne le massacre. Comme si, en ces temps où l'antique tradition orale des rhapsodes commençait à être heurtée par la circulation des manuscrits, se signifiait en clin d'œil ceci : c'est le livre, *byblos*, qui fermera les portes aux histoires prétendues, scellera le destin des paroles vivantes.

Au final, si sèmes et semences de l'*Odyssee* ici nous importent, c'est qu'ils permettent de l'essaimer encore aujourd'hui. Mieux,

de l'infinir, en récusant les bornes qui la délimitent. Car on remarquera que l'alpha et l'omega des aventures d'Ulysse sont deux gestes d'infertilité dont il s'agirait d'éditer le contrepoint. Aux prémisses de son errance, avant même le départ pour Troie, il est dit que le roi d'Ithaque simule la folie pour esquiver la conscription : devant Agamemnon et Ménélas, il laboure le sable sur la rive pour y semer du sel. Et aux termes de l'*Odyssee*, selon l'oracle de Tirésias, Ulysse doit entreprendre un dernier voyage qui l'éloigne d'Ithaque pour aller aux confins du monde, en un endroit où les gens ignorent le sel et la mer. Avec pour indice une rame portée sur l'épaule : là où il rencontrera quelqu'un l'interrogeant sur sa pelle, il saura que celui-là ne connaît ni les rames ni la mer. Et là, il plantera l'outil de bois en épilogue de son errance. *Semer du sel* et *planter du bois mort* : tels sont les deux gestes inféconds qui délimitent les aventures d'Ulysse. Inversement, offrir ses essences et la possibilité de les faire germer serait comme en abolir les limites pour infinir l'*Odyssee*.

Épilogue

De cette aventure dans l'Aventure, on l'aura compris, le principe est moins le désir d'un retour que la poursuite d'un ailleurs. Naviguer dans le sillage d'Ulysse pour cueillir *in situ* les semences de la flore de l'*Odyssee* et l'éditer *in fine* comme un recueil de graines, semble plus un pari sur les jardins à venir qu'une vénération de ceux du passé. Mais, en vérité, l'un et l'autre se rejoignent, et c'est peut-être ici l'hypothèse la plus folle, la plus forte : on le sait, les plantes communiquent entre elles, de génération en génération. Et il est permis d'espérer que nous apprendrons à les entendre dans les siècles à venir. Alors, ces jardins promis, émanant des rivages où séjourna l'homme aux mille ruses, feraient advenir de nouvelles paroles. Et, connaissant enfin leur langage, nous écouterions les fleurs de l'*Odyssee* chanter à leur tour les aventures d'Ulysse.

Laurent DEROBERT
*Docteur en philosophie,
chercheur en mathématiques,
artiste plasticien*